

CHARIVARI

La chronique de Marie-Pierre Genecand

Le feu, du symbole cosy au pire des ennemis

Tapez *hygge* sur internet et vous verrez immédiatement des feux de cheminée et des bougies par milliers. C'est que ce sommet du bonheur à la danoise tient la flamme cosy en haute estime. D'ailleurs, si vous dites «je passe un week-end en amoureux dans un chalet», tout le monde imaginera instantanément une scène torride devant un âtre crépitant. Seulement voilà. Depuis deux mois, en Suisse en tout cas, le feu n'est plus ni fun ni sexy. Le feu fait peur, le feu pétrifie. Devenu davantage un danger qu'un allié, une menace qu'un baiser. Comme si, après avoir illuminé et adouci nos intérieurs, il incarnait à présent tout ce qui peut blesser, abîmer, tuer. Prométhée nous a donné le feu pour cuire nos viandes et nous protéger, les tragédies nous l'ont repris. Mon souhait? Que la prudence ne devienne pas démente. Et qu'on laisse à cette manifestation de l'esprit une parcelle de vie. Bien sûr, le feu n'a pas attendu Crans-Montana pour être synonyme de danger. Les incendies de millions d'hectares de forêt à l'échelle mondiale le prouvent chaque année. Mais là, par deux fois, l'élément a attaqué sous toit, dans des lieux imaginés pour abriter ses occupants et non les exposer. C'est à cet endroit que les tragédies de Crans et Chiètres ont bouleversé nos conceptions. Le feu, ami des intérieurs, est devenu l'ennemi au *flashover* dévastateur. D'où, depuis, des dizaines d'interdictions et des contrôles resserrés. Réaction légitime, mais qui ne doit pas céder à une frénésie sécuritaire. Chaque matin, depuis vingt ans, j'allume une bougie devant la photo de mon père décédé. Un geste qu'il faisait régulièrement devant une icône pour prier. Un geste que je fais, moi, pour me brancher sur sa sagesse terrienne et ses bonnes idées. Je lui demande aussi, en passant, de veiller sur mes proches et mes amis – on n'est jamais trop prudent. Parfois, j'ai laissé allumée cette bougie placée dans un bougeoir en bois, lui-même posé sur une table en bois, et j'ai eu chaud que l'oubli ne vire pas à l'incendie. D'autant que, dans la famille, on a un historique avec les feux débordants. Enfant, je me souviens d'un sapin de Noël embrasé et jeté par la fenêtre de la véranda et d'un pique-nique en forêt qui n'a pas pris le tour escompté... Chaque matin, depuis vingt ans, j'allume une bougie devant la photo de mon père, mais, depuis deux mois, j'accomplis ce geste avec beaucoup moins de joie. Comme si j'en voulais à cette flamme d'avoir brûlé des adolescents. Je continue d'illuminer mon salon d'une douzaine de chandelles à chaque invitation, mais, là aussi, j'éprouve une gêne et presque le besoin de me justifier... Les flammes, oui, le brasier, non. Comment garder une sympathie pour cet élément qui a coupé la vie dans son plus bel élan, puis piégé des gens, des jeunes là encore, dans un bus transformé en bûcher? En ne confondant pas le moyen et la faute. Ce n'est pas parce qu'on tombe sur un pervers narcissique qu'on arrête d'aimer. De la même manière, tentons de garder du feu une vision pratique, magique et spirituelle en ne le réduisant pas à sa portée destructrice. Pas simple, mais il faut y travailler. Et chaque matin, désormais, j'associe les jeunes brûlés à mes pensées. ■

Deuil

Prendre congé d'un proche, le cœur apaisé

Ceux qui ont choisi de s'engager dans le secteur funéraire en ancrant leurs pratiques dans le «care» proposent des espaces de partage et de réflexion sur un sujet encore tabou

Floriane Zaslavsky

«A h non, pour moi, ce sera une urne biodégradable ou rien!» lâche-t-elle dans un grand sourire, un verre de vin blanc à la main. Accoudés à ses côtés au comptoir du bar qui jouxte le Théâtre de la Bastille à Paris, deux trentenaires, peut-être ses enfants, opinent du chef et commandent une nouvelle tournée. Ils ne sont pas les seuls ce samedi soir de novembre à parler inhumation, crémation et thanatopraxie, dans une ambiance étonnamment chaleureuse. Nous sortons d'une représentation des *Corps incorruptibles*, spectacle écrit et interprété par Aurélia Lüscher. Sur une scène qui oscille entre la chambre froide et l'atelier de céramiste, elle modèle un corps d'argile tout en questionnant notre tendance collective à dissimuler la mort. Son geste poétique, à la fois léger et profond, offre de reprendre en main nos funérailles. Pour le public, une discussion au bistro du coin semble un bon début.

Une sérénité nouvelle

Nous rencontrons l'artiste genevoise quelques semaines plus tard autour d'un café croissant. Elle évoque avec nous la genèse de ce projet qui lui trottait dans la tête depuis 2008. La mort l'a intriguée, dès l'enfance, mais c'est à 18 ans qu'elle a décidé de fouiller le sujet, après le décès de sa grand-mère: «Ça ne s'est pas passé comme je le souhaitais. Il se trouve que j'avais échoué aux concours d'écoles de théâtre cette année-là, alors j'en ai profité pour faire des stages dans le secteur funéraire. Ils m'ont permis de répondre à pas mal de questions, tout en en soulevant beaucoup d'autres. Je pensais naïvement que quand on mourait, on restait une personne, mais non: quand on meurt, on passe de sujet à objet de la collectivité. On traite les corps morts comme des objets. Or la manière dont on s'occupe des morts en dit long sur le fonctionnement d'une société.» Aurélia Lüscher souligne «le cloisonnement entre le monde des morts et celui des vivants» qu'elle a perçu en naviguant dans ce milieu méconnu. En découvrir les coulisses pour monter ce spectacle l'a cependant apaisée face à la mort, la sienne mais surtout celle de ses proches. Une sérénité nouvelle qu'elle souhaite voir éclore chez celles et ceux qui viennent la voir. Elle confie ainsi: «Mon ambition est que les gens trouvent ici un espace pour réfléchir à ces questions, et qu'ils ne se fassent pas rouler dessus quand ça leur arrive.» De fait, il y a des choses dans la vie auxquelles on ne veut pas penser et la mort en fait partie. Les endeuillés naviguent souvent à vue au décès d'un proche, confrontés à un immense chagrin en même temps qu'à une montagne de démarches à entreprendre. Ils se tournent en général vers les pompes funèbres les plus proches, se laissent guider et découvrent sur le tas la procédure à suivre et les coûts liés à un décès qui peuvent s'élever jusqu'à 15 000 francs. Or, certaines entreprises peuvent profiter de la situation, comme l'ont mis en lumière les journalistes Matthieu Slisse et Brianne Huguette-Cousin dans leur ouvrage *Les Cha-*

rognards. Paru cet automne aux Editions du Seuil, cette enquête menée dans le nord de la France sur deux géants du secteur dévoile une «industrie du chagrin» orientée vers une recherche de la rentabilité à tous crins qui pèse autant sur les familles que sur les professionnels du milieu. Conséquence de la soumission du secteur funéraire aux lois de la concurrence, ce constat vaut aujourd'hui pour la majorité des pays européens, où conseillers, fossoyeurs et maîtres de cérémonie exercent leur métier dans des conditions difficiles et souvent précaires. Martin Julier-Costes, socio-anthropologue spécialiste de ces questions, souligne que ces métiers restent de surcroît peu ou mal considérés: «Il s'agit d'un invariant anthropologique: la société oscille entre fascination et répulsion vis-à-vis des personnes proches de la mort. La pandémie de covid en a fourni une excellente illustration, puisque contrairement aux soignants, personne n'a applaudi ni même nommé ces professionnels, alors que ce sont eux qui ont transporté les corps, étant les seuls habilités à le faire.» Ce manque de considération est le lot commun de bon nombre d'activités du *care*, une notion encore peu associée aux métiers de la mort. Pourtant, un nombre croissant de professionnels s'en revendiquent. La plupart du temps à la tête de petites structures indépendantes, ils réfléchissent à une autre manière de travailler et d'accompagner les endeuillés, avec le souhait d'ouvrir des discussions sur un sujet encore tabou. Katia Cugliana est la coprésidente de l'Association Doulas de fin de vie Suisse. Après plus de vingt ans de carrière dans le milieu hospitalier à Genève, elle a décidé de «sauter dans le vide» pour devenir «thana doula». Elle accompagne les personnes jusque dans leurs derniers instants. Ce soutien émotionnel passe par la parole mais aussi par l'accueil des silences, le toucher, le regard. «Le deuil n'est pas une maladie» Mais Katia Cugliana s'occupe aussi des proches aidants et des endeuillés. Elle explique: «Je m'engage totalement dans une logique du *care*. Mon métier consiste à accueillir ce qui se termine pour permettre au renouveau d'émerger. Quand un proche décède, la vie change. La place que l'on occupe au sein de la famille et dans le monde se transforme. C'est un chemin souvent douloureux et chacun a des besoins différents. Le rôle des doulas de fin de vie est d'être présentes et à l'écoute.» Cette approche ne se substitue aucunement à un parcours de soins ou à un suivi psychologique, mais propose une aide complémentaire. Elle poursuit: «Aujourd'hui, on invisibilise la mort. Lorsqu'on en parle, c'est souvent pour l'associer à quelque chose de dérangement. Mais le deuil n'est pas une maladie. C'est une étape de la vie, un processus auquel tout le monde est confronté. Les «thana doulas» sont au service des personnes pendant cette période particulière. Il est important d'être acteur de son deuil, de ne pas le subir, et nous sommes là pour accompagner cette traversée.» Même son de cloche à Vevey, aux Pompes funèbres du Léman, où Sarah Joliat porte une attention particulière aux besoins des endeuillés. Cette femme solitaire a débuté dans le secteur funéraire il y a 20 ans, avant d'ouvrir son entreprise six ans plus tard. Sa vocation ne faisait aucun doute. Pourtant, ses premières expériences n'ont pas correspondu à sa vision du métier: «Je trouvais que cela manquait d'écoute et de créativité. L'idée prédominante était: «On a toujours fait comme ça, pourquoi changer?» Elle a donc décidé de lancer son entreprise, avec l'ambition d'offrir une grande qua-

«En prenant soin des corps, on réconcilie ceux qui restent avec la mort, et ça, c'est magnifique»

Sarah Joliat, à la tête des Pompes funèbres du Léman

Une image issue du projet de l'artiste Virginie Rebetez intitulé «Aujourd'hui, nous te pleurons». (Virginie Rebetez, 2023)

lité d'écoute dans un cadre accueillant. «Parfois, quand les gens rentrent chez nous ils sont un peu surpris, explique Sarah Joliat, ils se disent que ça ne ressemble pas à des pompes funèbres. Ils sont à nu et on sent parfois une appréhension de leur côté. Ils ont peur que j'insiste pour leur vendre des trucs, mais je suis là pour m'adapter à leurs besoins. Ici, s'ils veulent fabriquer leur propre cercueil, ils peuvent le faire.» Des rites plus personnalisés La Vaudoise ouvre aussi régulièrement les portes de son atelier au public et présente les techniques mobilisées pour prendre soin des défunts. Car si les professionnels du funéraire accompagnent les vivants, c'est avec les morts qu'ils travaillent. Prendre soin des corps est primordial. La «croque-mort» reprend avec enthousiasme: «Je ne peux pas laisser un défunt tant que je ne le trouve pas beau. Parfois, certains ont encore des marques de stress ou de crispations, leur corps a imprimé l'angoisse d'une vie. On s'occupe d'eux, on les masse, alors on sent une paisibilité qui revient. Parfois même, ils sourient, ils se relâchent. Alors, je me dis que j'ai vraiment le plus beau métier du monde. En prenant soin des corps, on réconcilie ceux qui restent avec la mort, et ça, c'est magnifique.» Cette réconciliation s'opère aussi à travers les rites et les cérémonies, qui témoignent de profondes transformations sociétales. Une bonne illustration en est le taux de crémation, qui a bondi ces dernières années, passant





de moins de 50% dans les années 1990 à 85% à l'échelle nationale aujourd'hui, et près de 90% dans certains cantons romands. Le coût – jusqu'à deux fois moins élevé qu'une inhumation – et l'urbanisation expliquent en grande partie cette tendance, de même qu'une préoccupation écologique croissante. Les familles demandent de plus en plus à opter pour des urnes biodégradables ou simplement à verser les cendres dans la nature.

Offrir de la légèreté

L'essor des cérémonies personnalisées accompagne aussi ce vaste mouvement de sécularisation des obsèques. Le souci de respecter la vision des proches dans la manière d'honorer leurs morts devient une part essentielle du travail funéraire, en particulier chez celles et ceux qui s'inscrivent dans une logique du *care*, comme l'explique Sarah Joliat: «J'ai dans l'idée d'offrir un peu de légèreté dans le deuil, d'apporter quelque chose qui puisse ressembler à la personne, faire en sorte que les familles puissent s'exprimer. Une cérémonie peut être belle et créative. C'est un moment important, difficile bien sûr, mais il peut être beau et on peut en garder un bon souvenir. Il m'est arrivé de faire des cérémonies au bord du lac, dans un champ ou dans la forêt... L'important est que ce moment ait du sens.»

Pour Martin Julier-Costes, la volonté d'opter pour ces cérémonies sur mesure n'est pas anodine: «Dans nos sociétés, où l'individu est valorisé, on tend à avoir autant de rites

que d'individualités à célébrer. L'enjeu principal de la cérémonie devient de représenter le défunt et de réconforter les vivants.»

Cela peut avoir lieu des années après le décès. Katia Cugliana se remémore ainsi avoir accompagné une femme quatre ans après la disparition de son mari, mort pendant la pandémie de Covid-19: «Comme pour beaucoup au cours de cette période, il n'avait pas pu y avoir de rite d'enterrement, or c'est précisément ce dont cette dame avait besoin. Comme tous les rites de passage, la cérémonie funéraire est primordiale. On rend hommage au mort, et on lui dit: «Toi, tu pars, nous, on reste.» À partir du moment où l'on sort d'un cadre religieux, c'est un art de faire une cérémonie. Il faut créer un espace pour rendre hommage, intégrer de la spiritualité, mais aussi nommer la personne, les sentiments, raconter. C'est le moment où l'on se sent appartenir à une communauté.»

Les approches portées par des professionnels comme Sarah Joliat ou Katia Cugliana sont aujourd'hui minoritaires dans un secteur qui reste dominé par une logique industrielle. Mais l'importance de sortir de la solitude du deuil et de parler de la mort est au cœur d'initiatives qui se multiplient dans la cité. Citons par exemple les rendez-vous réguliers des cafés mortels, initiés en 2004 à Neuchâtel et qui ont depuis essaimé en Suisse et en France. De telles rencontres alimentent une réflexion collective et politique sur la manière dont notre société traite les défunts. Un sujet qui nous concerne tous et qui, par une simple logique démographique, est voué à devenir de plus en plus important. ■

Liens

«Refuser la perte, c'est refuser l'essence même de la vie»

La philosophie peut-elle nous aider à accepter la disparition d'un être cher? Une interrogation au cœur de «Survivre», le dernier essai de Marianne Chaillan, invitée du Salon du livre de Genève

Ségolène Barbé

Celle de notre jeunesse, de nos illusions, des êtres aimés, puis, un jour, de notre vie... Nous faisons tous l'expérience de la perte. Comment accepter cette règle du jeu cruelle et absurde? La philosophie peut-elle nous aider à mieux vivre notre finitude et à tenir debout face à la certitude du tombeau?

Avec *Survivre* (Ed. L'Observatoire), la philosophe Marianne Chaillan propose aux «Sisyphes humains que nous sommes» un passionnant cheminement dans les œuvres de Platon, Nietzsche ou Spinoza, une quête à la fois personnelle et universelle pleine d'humilité et d'enseignements... Apprendre à survivre, nous explique-t-elle, c'est s'exercer à vivre malgré la douleur de la perte mais aussi cultiver l'intensité du moment dans l'ici et le maintenant. Marianne Chaillan sera présente au Salon du livre de Genève le 21 mars.

Pourquoi est-ce important de parler aujourd'hui de la mort et de la perte?

Dans notre société, la mort est encore très taboue. À l'époque de Montaigne, au XVI^e siècle, les cimetières étaient au centre des villes: on les traversait pour se rendre d'un endroit à un autre, alors qu'aujourd'hui, on aurait plutôt tendance à les contourner. On veille moins nos morts, on utilise des périphrases pour en parler: «il est parti», «il s'est éteint»... On ne garde plus nos anciens à la maison, on relègue loin des yeux tout ce qui relève de la finitude et de la vulnérabilité. Ce tabou autour de la mort, je l'ai vécu de manière très personnelle: lorsque j'étais en CM2, j'ai perdu mes deux grands-parents maternels à quinze jours d'intervalle et, pour me préserver, mon père ne m'a pas emmenée aux enterrements. Pendant des années, j'ai rêvé qu'ils n'étaient pas vraiment morts.

Cela revient à renier la mort, d'une certaine façon?

Il ne faudrait pas autant se voiler la face sur ces expériences: elles ne sont pas un «à côté» de la vie mais elles en font partie. Refuser la perte, c'est refuser l'essence même de la vie. Dans mon livre, j'évoque par exemple cette amie de ma mère très malade qui a fait le choix d'aller mourir en Suisse. Ce choix de s'avancer librement vers la mort, ce n'était pas un acte morbide mais un acte de vie. Elle a été vivante jusqu'au bout, en intégrant la mort comme une étape de la vie, ce que se refusent peut-être à faire les adversaires acharnés de l'euthanasie...

Les philosophes peuvent-ils nous aider à mieux accepter notre finitude?

Les philosophes de l'Antiquité ont proposé des clés pour apprendre à ne plus redouter la mort, mais j'avoue que, pour moi, elles n'ont pas fonctionné. Dans le *Phédon* de Platon, Socrate explique par exemple que le philosophe se prépare toute sa vie à la mort en cherchant à se détacher de son corps: lorsque la mort arrive, il ne peut se rebeller contre elle puisqu'elle lui apporte cette déliaison du corps et de l'âme à laquelle il s'est entraîné depuis toujours.

Pour les stoïciens, il faudrait se rappeler constamment que chaque personne est mortelle, pour ne pas être surpris lorsqu'elle disparaîtra. J'ai essayé, à chaque fois que j'avais ma mère au téléphone, de me dire que je lui parlais peut-être pour la dernière fois, mais cela m'a surtout rendue affreusement malheureuse... Les épicuriens, eux, nous expliquent que «tant que nous existons nous-mêmes, la mort n'est pas, et que, quand la mort existe, nous ne sommes plus» (1). Mais cela ne me console pas de la disparition de mes proches, et ne fonctionne pas si je meurs d'une longue maladie qui me laisse tout le temps de voir venir la mort...

Quels sont finalement ceux qui vous ont apporté une forme de consolation?

Montaigne, Spinoza, Nietzsche, Jankélévitch, Camus... Ces philosophes plus contemporains vont à rebours de tout cela. Pour eux, la philosophie n'est pas une méditation de la mort mais une méditation de la vie. Montaigne inaugure ce mouvement: lorsque la peste frappe Bordeaux, il se rend compte que ces paysans qui n'ont pas lu le

Phédon savent mourir avec dignité, creusant eux-mêmes leur propre tombe avant de se coucher dedans. Il s'est donc demandé pourquoi il faudrait anticiper ce que la nature nous enseigne très bien le moment venu.

Pour lui, la philosophie antique nous rend malade en nous faisant regarder la mort en permanence, puis en prétendant nous soigner d'une maladie qu'elle a engendrée... La peur de la mort est un affect triste qui ne peut être contré par un exercice rationnel, mais par un affect positif d'une force équivalente. Plutôt que de chercher à apprivoiser la mort qui, comme la méduse de la mythologie, nous pétrifie si on la regarde, mieux vaut convertir son regard, engager toute son énergie vers la vie.

Cela semble plus facile à dire qu'à mettre en pratique...

Cela peut sembler théorique mais pour moi, c'est très concret. À chaque fois que je suis prise dans un sentiment de mélancolie ou d'absurdité, j'essaie de me souvenir de tous ces liens qui me rattachent à la vie. Ce qui nous permet de tenir debout, c'est l'amour au sens large, celui que nous ressentons pour une personne, un paysage, une musique... Il y a deux auteurs vers lesquels je reviens toujours: Albert Cohen et Albert Camus. Dans *Le Livre de ma mère*, Albert Cohen parle de la «farce» de la vie, du «à quoi bon? » qui le saisit lorsqu'il pense à sa mère qui s'est donné tant de peine pour finir finalement dans un trou. Heureusement, il y a aussi Albert Camus, un fils de la Méditerranée, comme moi, qui a grandi dans une terre de soleil, de mer, une terre sensuelle. Il me rappelle que c'est dans ces expériences d'immanence, où l'on habite vraiment l'instant, qu'on s'arrache à ce sentiment aigu et douloureux de la finitude.

Ce sentiment douloureux est-il présent chez chacun d'entre nous?

Ils ne nous touchent pas tous de la même manière. Certains sont préservés par leur foi car habités par l'idée que la mort n'est pas une fin. Je suis parfois envieuse des croyants mais je me reconnais davantage dans les mots de Simone de Beauvoir, écrivant à la mort de Sartre: «Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi: il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder» (2). D'autres sont dans l'évitement ou le déni, préférant éluder le sujet. Peut-être est-ce d'ailleurs une forme de sagesse de ne pas dépenser trop d'énergie dans des pensées stériles ou inutiles, mais il y a tout de même des vertus à songer à la mort. Lorsque j'ai accompagné ma grand-mère hospitalisée pendant plusieurs semaines, le voisinage de la vulnérabilité me faisait ressentir de manière encore plus intense la gratitude d'être en vie. C'est une sorte de ligne de crête: il ne faut pas se voiler la face sur le caractère tragique de l'existence mais ne pas trop le regarder non plus.

La mort ajoute-t-elle de la valeur à la vie?

J'aime beaucoup cette image de Jankélévitch: une fleur artificielle ne meurt pas mais elle n'a pas d'odeur. Il nous invite à ne pas différer de vivre car il sera bientôt trop tard. Comme des étoiles filantes, métaphores de notre condition humaine, nous avons surgi du néant et nous y retournerons mais, dans cet intervalle, nous pouvons essayer de scintiller de la manière la plus éclatante... La conscience de notre finitude est ce qui nous distingue des animaux. C'est parce que nous savons que tout cela finira que nous trouvons le courage de commencer certaines choses. L'angoisse face à la mort est cette chance cruciale d'oser enfin. ■

(1) «Lettre à Ménécée», Epicure

(2) «La Cérémonie des adieux», Gallimard, 1981

Marianne Chaillan, «Survivre», Ed. L'Observatoire.

Marianne Chaillan est invitée au Salon du livre de Genève sa 21 mars à 16h (scène Boudoir), rencontre avec Marion Muller-Colard («L'Ordre des choses», Ed. Sabine Wespieser) sur le thème «Survivre est dans l'ordre des choses».